

An Interview with Linda Lê

Conducted in Paris on 19 November 2010 by Alexandra Kurmann, PhD candidate at the University of Melbourne, Australia.

Question d'entretien: Comment est-ce que vous vous voyez - en tant qu'écrivain parmi d'autres écrivains de la migration, en France ? Vous vous appelez « métèque », pourquoi ?

Réponse de Linda Lê: Cela correspond à ce que je suis, il est vrai que le mot métèque a une connotation plus péjorative...pour désigner l'étranger. Je trouve que c'est comme une sorte de défi pour moi de reprendre ce mot, en lui donnant un aspect provocateur. C'est le métèque qui va s'approprier une langue, qu'il n'a pas au départ, qui va chercher à maîtriser cette langue, en tout cas en faisant tous les efforts possibles pour la posséder mieux que les natifs du pays. Donc c'est vrai qu'il y a quelque chose d'assez provocateur dans le fait de dire que je suis un métèque. Mais le métèque c'est quelqu'un aussi qui n'appartient pas à la Grèce {...} qui ne fait pas partie de la cité, qui est un barbare.

Q: Vous traitez du thème de l'exil de trois façons différentes dans les romans qui suivent. Pourriez-vous en faire un commentaire ?

- a. *Les Trois Parques*: l'exil géographique et culturel.
- b. *Voix: une crise* : l'exil féminin de soi.
- c. *Lettre Morte*: la séparation de la famille en exil.

Linda Lê : Si c'était un projet au départ pour moi? Oui, en fait. *Les Trois Parques* marquent une rupture par rapport à mes précédents livres car c'était la première fois que je nommais le Vietnam. Donc j'ai situé géographiquement le pays auquel je me réfèrais jusqu'alors, et, c'est vrai que le projet des trois livres, c'était une trilogie sur le deuil et l'exil, deux thèmes qui allaient revenir très souvent. Le travail de deuil et d'une certaine façon, l'adieu au Vietnam. A l'époque j'avais pris mes distances par rapport à l'œuvre d'Ingeborg Bachmann, qui m'a beaucoup influencée, surtout pour *Les évangiles du crime* et *Calomnies* en fait. J'avais pris mes distances, mais peut-être qu'il y a, dans *Lettre Morte*, des réminiscences de ce que j'avais lu d'elle.

Q : Vous avez dit que vous avez basé le personnage principal de *Lettre Morte* sur le Je de Malina...

Linda Lê : Voilà, Oui, j'ai pensé à *Malina*, à l'histoire de cette femme entre deux hommes, à cette héroïne qui voit sa féminité niée, d'une certaine façon, surtout vers la fin. *Lettre Morte* tourne autour de ce thème : la féminité niée par l'un des personnages, appelé Morgue.

Q: La différence étant que votre livre se termine par de façon positive, pourtant dans Malina le « Je » meurt, ou se suicide, on ne sait pas exactement.

Linda Lê : Je pense que c'était grâce à l'écriture du précédent livre, qui était *Voix*. Déjà *Voix* se termine sur une note d'apaisement. Mais, c'est vrai que j'avais traversé une crise profonde à l'époque, et c'est seulement en écrivant, en réinventant mon père, que j'ai pu surmonter une espèce d'extrême désarroi dans lequel j'étais. {...} Ces trois livres sont comme une stèle élevée à la mémoire du mon père. Donc, dans ce sens, le matériau autobiographique est plus présent dans ce livre que dans l'autre.

Q: En ce qui concerne votre trilogie, on ne peut pas ignorer les aspects autobiographiques, surtout dans *Les Trois Parques*. Comment doit on séparer l'écriture de l'autobiographique dans votre œuvre ?

Linda Lê : Il est exact que la trilogie tire sa substance de faits vécus, mais, *Les Trois Parques* c'est un livre très romanesque, qui a très peu de rapport avec la vie réelle. Dans *Voix*, tout a été transformé aussi. *Lettre Morte*, d'une certaine manière, c'est un monologue avec toutes les digressions, les changements de ton que ça suppose aussi, quand une personne parle à quelqu'un. Donc, puisque c'est un monologue adressé à quelqu'un {...}, il y a parfois des déformations de faits réels. J'admets qu'il y a des accents autobiographiques dans ce livre, car le point de départ est un fait vécu : la mort de mon père {...} Mais tout a été transmué. Au final, il y a peu des choses qui ont un rapport avec ma vie réelle. Mis à part l'exil et la mort du père.

Q: Une forme qui apparaît souvent est le triangle originel de la famille...

Linda Lê: La relation père-fille est évoquée tout au long de *Calomnies*, puis des *Trois Parques*. Les pères sont très présents dans mes livres, plus que les mères, ou alors les mères ont une image assez négative.

Q: La mère est parfois simplement absente. On m'a suggéré à un colloque récent auquel j'ai assisté, qu'il fallait peut-être rechercher l'absence de la mère. J'ai l'impression pourtant d'inventer quand je discute d'un sujet qui n'est pas présent au texte...

Linda Lê : Oui.

Q : La plupart des exilés ressentent de la tristesse en ce qui concerne la perte de leur langue maternelle. Pour citer un exemple, Vladimir Nabokov pleure la perte de la maîtrise de sa langue maternelle ; le russe. Votre situation d'exilée est différente de celle de Nabokov puisque vous avez suivi une éducation française et vous avez grandi avec le français comme langue maternelle. Cependant, vous avez dit que vous avez perdu votre langue natale, le vietnamien. Comment voyez-vous votre situation linguistique comme écrivain ?

Linda Lê: L'exilé, c'est celui qui a été banni, donc, banni de son pays, et qui ne peut plus y retourner, même s'il s'exile comme Dante, pas très loin. Moi, je n'ai pas l'impression d'avoir été banni de mon pays, j'y suis retourné, mais j'ai quand même été bannie de la langue.

Q: Vous avez choisi de renier votre langue natale quand vous êtes arrivée en France...

Linda Lê: Oui, c'est un bannissement volontaire quand même. J'ai décidé de faire le deuil de ma langue natale. L'écriture, pour moi, dès mon plus jeune âge, était liée à l'idée d'écrire en Français. Je pensais que j'écrirais un jour des livres, mais en français, même si je ne devais pas quitter le Viêt Nam. Je crois que c'était la passion que j'éprouvais pour tout ce qui était très différent de moi. La passion de la découverte à ce moment-là.

Q: J'ai lu que vos livres ont été traduits en Vietnamien.

Linda Lê: Oui, récemment, c'étaient *Calomnies* et *Autres jeux avec le feu*.

Q: Et vous êtes y allée récemment au Viêt Nam?

Linda Lê: Oui, je suis allée dans plusieurs villes, dans 3 villes, à Saigon, à Hué et à Hanoi aussi. Jamais, à aucun moment, personne ne m'a reproché d'avoir renié le Vietnam. Les gens étaient plutôt curieux de savoir pourquoi j'ai choisi le français, de savoir quel rapport j'entretenais avec la langue française, comment j'ai acquis cette langue.

Q: Donc vous avez attendu les reproches?

Linda Lê: Oui je craignais un peu oui, mais personne ne me les adressait. Et il y avait beaucoup de jeunes gens qui ne parlaient même pas le français, qui étaient plutôt anglophones, et qui avaient lu les livres en vietnamien, et qui s'intéressaient au fait que j'écrivais dans une autre langue.

Q: A votre avis, est-il possible d'écrire de manière authentique si on est exilé ?

Linda Lê: Je préfère le mot *véracité* au mot *authenticité*. Il y a une sorte d'exigence dans la *véracité*.

Q: Vous avez dit dans *Tu écriras sur le bonheur* que la *véracité* de l'écriture de Bachmann mène à la folie...

Linda Lê: C'est parce que Bachmann me paraît être un écrivain qui descend toujours dans les profondeurs, dans les abysses. Quand je l'ai lue, avec fièvre je dois dire, j'avais la révélation d'un auteur qui était toujours sans concession, et qui était pour moi comme une sorte d'émigrée de l'intérieur. Même quand elle ne quittait pas l'Autriche, elle remuait les plaies de la société autrichienne. Et une fois qu'elle est partie pour Rome, elle a vu cela de loin, et elle a souvent fait le procès de son pays. Moi, je ne fais pas le procès du mien, parce que le Vietnam, j'y ai vécu dans mon enfance seulement, donc, je ne le connais pas comme elle connaît l'Autriche. Et comme elle a vécu l'Occupation et la libération, qu'elle raconte très bien, il y a toute une histoire de l'Autriche qu'elle *peut* raconter. Elle fait une dissection véritable de ce que sont les blessures secrètes de l'Autriche.

Q: Avez-vous vécu aussi, à votre avis, une telle période de guerre?

Linda Lê: Jusqu'à l'âge de 14 ans. La guerre, je l'ai surtout connue quand je suis partie de Dalat. Là où on a fui sur la route, c'était l'exode, la maison avait été bombardée, ma famille s'est retrouvée dans un hôtel, on a vécu un transit comme ça pendant un certain temps. Jusqu'à notre départ pour Saigon. A Saigon, les rumeurs de la guerre me parvenaient ; il y avait des attentats, des choses comme ça. Mais au quotidien, la guerre n'était pas toujours présente. La guerre était loin de Saigon.

Q: Dans *Tu écriras sur le bonheur*, vous remarquez que Bachmann parle de la peur de mourir. Écrivez-vous de cette peur ou plutôt d'une attirance à la mort ?

Linda Lê: Je pense que je parle plutôt de la perte en fait, la perte des êtres qui m'entourent et l'impossibilité d'accepter ces pertes. J'étais très hantée par l'idée de la mort de mon père. Autrement je pense que toute personne sensée ne peut que songer à la mort à chaque instant.

Q: Voyez-vous cela chez Bachmann ?

Linda Lê: Ce qu'il y a chez Bachmann, en fait, c'est la mort avant la mort. Elle parle des fossiles {...} Je crois qu'elle parle des gens qui sont momifiés en réalité.

Q: On remarque que dans votre œuvre l'importance du numéro 3. Par exemple : *Les Trois Parques*, la trilogie, le triangle amoureux de *In Memoriam*, les trois personnages de *Lettre Morte*...

Linda Lê: Le triangle {...} Oui, j'ai souvent cette obsession du trois en fait, parce que c'est ce qui est de bancal. C'est ce qui est bancal dans une relation. On pense au tiers fantôme qui accompagne toujours le couple, le tiers qui est un intrus qui sème le trouble. Dans *Les Trois Parques* il y a la cuisine qui rappelle certaines choses aux deux personnages qui sont plus insouciantes. Dans *Lettre Morte*, c'est plutôt les deux hommes: c'est-à-dire le père, et l'amant, et puis il y a la narratrice. On peut dire aussi que la narratrice n'a pas rejoint son père à cause de l'amant. Donc finalement on se demande si elle n'a pas créé artificiellement ce trio, comme une façon de se dérober, de trouver un faux-fuyant. Il y a aussi Sirius qui est l'interlocuteur muet. {...} Chez Bachmann, ce sont les hommes qui sont des révélateurs, qui renvoient à la femme un miroir de ce qu'elle est. Il y a dans *Malina* le père meurtrier, dans *Fanny Goldmann* l'amant qui exploite la relation amoureuse pour écrire.

Q : A votre avis, l'expérience de l'exil est-elle différente pour une femme, une expérience « féminine » ?

Linda Lê: Je ne crois pas que l'exil soit féminin. En fait, dans ma trilogie, les narrateurs sont des femmes, c'est vrai. Mais je n'imagine pas que l'exil soit ressenti de manière plus douloureuse par les femmes, j'espère que les souffrances décrites ne sont pas seulement attribuées aux femmes. Je pense que la souffrance est hélas ce qu'il y a de plus universel. Il y a peut-être une nostalgie, attribuée à la femme, comme si, le souvenir du pays natal était un retour à la matrice.

Q : C'est intéressant cependant qu'on indique le pays natal souvent par le nom du père : En anglais '*fatherland*', en vietnamien aussi on m'a dit, en allemand : « *Vaterland* », même le mot « patrie » en français...

Linda Lê : Cela vaut aussi pour les hommes, c'est-à-dire que les hommes aussi peuvent éprouver une espèce de nostalgie, peuvent aspirer à retourner dans la matrice originelle, dans le ventre maternel. On peut se représenter le pays natal comme un cocon protecteur dans lequel on était avant d'affronter le monde. Mais c'est une totale illusion. Le pays natal n'est jamais le vrai paradis de l'enfance. Ce n'est pas le cas chez Bachmann. Et sans me comparer à elle, je crois que dans mon cas, le pays natal n'est pas cette terre accueillante et paradisiaque, ce n'est pas toujours un lieu de refuge. Je suis passée par une étape où je n'étais pas symbiose avec le Viêt Nam, j'avais le sentiment, parce que j'étudiais le français, que je vivais déjà en exil là-bas. J'étais étrangère un peu là-bas, du fait de ma culture et de la langue que je parlais.

Q : Et votre père était aussi exilé, du nord...

Linda Lê : Oui, du nord aussi. Tout était marqué par l'exil. L'écartèlement définissait complètement la famille, parce que le père était tiraillé entre le nord et le sud, la mère était tiraillée entre la France et le Viêt Nam. Moi j'étais écartelée entre une espèce de fidélité à l'Orient, par respect pour mon père, et une attirance pour la France, car ma mère était très francophile. Donc d'une certaine manière, j'ai moins éprouvé ce tiraillement en arrivant en France, puisque, j'étais en quelques sorte, pas vraiment, mais quand même, plus dans mon élément.

Q : - Explication de ma conférence du colloque: la suggestion que le personnage principal de *Voix* souffre de la psychose après l'échec de la loi du père chez Lacan.

Linda Lê: Oui, oui c'est juste. Kafka parle très bien des impératifs qui font peser la loi du père sur un enfant. Moi, j'étais dans un entre-deux, soumise à ce que me commandait le fantôme du père et tendant à me libérer en me débattant avec ce que j'essayais d'acquiescer par l'appropriation de la langue française.

Q : Quand est-ce que vous avez lu Bachmann pour la première fois?

Linda Lê : C'est aux alentours de ma vingtième année je crois. En français, je ne lisais pas assez bien allemand.

Q : Comment avez-vous découvert l'œuvre de Bachmann ?

Linda Lê : C'était totalement par hasard, au long, dans une librairie. Ah non, je sais, je me souviens encore, c'est un texte de Philippe Jaccottet, le traducteur de *Malina*, qui m'a donné envie de la lire.

Q : Avez-vous eu à l'époque un sentiment qu'elle allait influencer votre propre écriture ?

Linda Lê : Oui, oui, immédiatement, j'ai eu l'impression d'une découverte capitale pour moi.

Q : Vous avez dit dans un entretien que Bachmann est comme une grande sœur...

Linda Lê : Une grande sœur très admirée, et quand même, on cherche toujours des frères en littérature. C'est vrai qu'on est toujours frères en littérature, on n'est jamais des sœurs en littérature.

Q : Les critiques littéraires sur l'œuvre de Bachmann cite une lutte féminine contre la patrie à la base de son travail. Dans *Voix*, la narratrice lutte contre une organisation. On a suggéré que cette organisation représente le colonialisme dans votre écriture...

Linda Lê : C'était une organisation qui était menaçante. Michaux a très bien analysé le phénomène dans *Les Grandes Épreuves de l'esprit*, cette espèce de délire obsédant, dans lequel on se sent assiégé. L'ennemi n'a plus de visage, on se sent persécuté par un ennemi, on ne sait pas qui il est, ça vient de loin, de très loin, d'un fond obscur, de quelque chose qui échappe à la conscience. Il n'y pas de mot, je ne crois pas que je pensais au colonialisme, ou quoi que ce soit de cet ordre. Michaux a dit justement que le délire peut être très systématisé. Il y a une très grande cohérence, ce qui fait qu'on n'a jamais le sentiment d'être dans une crise de folie. On a l'impression que tout est très clair. On sait ce qui se passe autour de soi. Et donc on est assez libre, avec une présence continue de gens qui n'ont pas de visage mais qui trament quelque chose contre vous.

Q : Et si cette organisation avait un visage ?

Linda Lê : Je pense que ce sont des accusateurs. Des gens qui m'accusaient d'avoir failli à ma tâche. Il y avait beaucoup de griefs que je formulais contre moi-même à cette époque-là. Je me reprochais d'avoir oublié ma langue maternelle, de n'être pas retournée au Vietnam voir mon père, tout cela faisait que je me sentais comme si j'étais en procès.

Q : Dans un entretien vous avez dit que vous trouviez difficile d'accepter la mort et de vous réconcilier avec elle. Si cela ne vous gêne pas, pourriez-vous parler de votre conception de la mort, est-elle vietnamienne ou occidentale ?

Linda Lê : Chaque fois que je commence quelque chose, je pense toujours à Thomas Bernhard qui disait, 'tout est risible quand on songe à la mort'. J'ai toujours conscience de l'inanité de ce que je peux faire. Mais, la mort, comme terme obligé, fait que je m'astreins à une tâche, malgré tout. Ce qui reste de l'Oriental chez moi, c'est l'attachement aux morts, l'impression que les morts continuent à vivre en nous. Même si je ne me plie pas à des rituels, comme un culte des ancêtres etc., j'ai toujours l'impression que les disparus continuent à vivre de manière très vivante, et qu'ils m'accompagnent. Je tends plutôt à leur rendre hommage, d'une manière ou d'une autre. Je crois que tous mes livres ont été des hommages à mon père, et ils ont été écrits dans le souvenir de ce qu'il m'a inculqué. Et puis, il y a aussi, les écrivains morts, surtout les plus méconnus, que je fais en sorte d'exhumer, de faire revivre, en essayant de donner à mes lecteurs l'envie de les lire. Je ressuscite toujours le passé, d'une certaine manière c'est cela.

Q : Finalement, je voudrais suggérer que l'identification de Michelle Bacholle-Boskovic du « manque » dans votre écriture vient directement de la présence de la mort dans votre œuvre. En d'autres mots, ce « manque » est la présence d'une absence, d'un rien. Que pensez-vous de cette conclusion ?

Linda Lê : J'ai l'impression qu'à l'origine de l'écriture même, il y a le manque et la perte, dont je parlais tout à l'heure. On écrit en étant guidé par la nécessité de combler une absence, ça peut être l'absence de Dieu, l'absence d'une transcendance. Je ne suis pas croyante, mais j'entretiens un certain rapport avec la transcendance. Mon père en fait appartenait à la minorité catholique du Vietnam, il était un catholique pratiquant, donc, j'ai été élevé dans le catholicisme. Mon père me lisait la bible, j'allais à l'église, etc. Je me considère maintenant comme une véritable athée, mais il y a quand même toujours un questionnement sur le rapport à cette transcendance, peut-être que ça s'est transformé en quête de la spiritualité, ou d'un certain mysticisme plutôt ; j'ai eu un période, aux alentours de mes 20 ans, où j'étais très mystique, je m'intéressais beaucoup aux écrits des saints et tout ça. À présent, je considère plutôt que j'entretiens avec la langue française et la France un rapport qui est le même que celui qu'un hérétique entretient avec la religion. Je me sens toujours en rupture, ce qui fait que j'éprouve toujours une espèce de manque, que j'ai conscience de l'abîme qui me sépare de ceux qui sont nés ici et qui sont bien dans leur langue. J'ai l'impression de n'avoir pas d'ancrage, sinon dans la littérature. C'est Adorno qui le disait très bien, selon lui, pour celui qui n'a pas de patrie, son livre est le seul lieu où il puisse habiter. D'un autre côté, il

s'aperçoit, au bout d'un certain temps, que ce n'est même plus le lieu où il peut habiter, qu'il est irrémédiablement un exilé. Donc le manque est constamment présent.

Q: La mort reste un thème courant dans la littérature de l'exil depuis Ovide. On dit que cela n'indique que l'expérience de perte. Pourtant, je crois que le thème de la mort joue un rôle plus important dans l'écriture de l'exil. A votre avis, est-ce que l'expérience de l'exil encourage une affinité plus profonde avec la mort ?

Linda Lê : Ce n'est pas propre aux exilés, peut-être la mort est-elle présente parce que, comment dire, s'exiler c'est peut-être déjà mourir à soi. Mais cette mort permet des renaissances si l'on ne se complaît pas dans la nostalgie, si l'on voit l'exil comme un salut, comme un tremplin qui rend possible la découverte de l'Autre. En faisant revivre cette part de soi qui appartient à un autre monde, on se surmonte, on se transcende.